CR pour le site de REFH

Cécile Plantié, *« Que de baisers perdus ». La correspondance intime de Léon et Madeleine Plantié (1914-1917),Préface de Clémentine Vidal-Naquet*, 2021, Presses universitaires de Bordeaux, Collection « Mémoires vives », 517 p., photos et annexes, quelques lettres reproduites en fac-similé,*prix-33 E*

Il s’agit de la correspondance des époux Plantié recueillie dans les archives familiales d’une professeure de Lettres au collège Clisthène de Bordeaux, Cécile Plantié qui prit connaissance de ces lettres par des extraits lus par sa grand-mère. L’autrice a procédé à une transcription de cette vaste correspondance avec l’aide de Sylvie Wojcechowski, avant de publier une sélection commentée de ce témoignage intime pendant la première guerre mondiale.

Madeleine et Léon se marient en 1909. Ils sont enfants de cultivateurs aux alentours de Marmande (Lot et Garonne). Leur fils Etienne nait en 1913. Le jeune couple a peu de famille proche. Il habite au Ricaud, lieu-dit rattaché à Gontaud, à 10km de Marmande. Ils louent une petite propriété en fermage; l’exploitent en polyculture et vignes. Ils pratiquent aussi le maquignonnage. Leur situation semble plutôt aisée à la veille de la guerre.

Léon, né en 1878 et père de famille, appartient à la Territoriale à la veille de 1914. Mobilisé le 3 août 1914 il n’est cependant pas exempt du danger du front. Les lettres de Léon ont été conservées par Madeleine: elles couvrent la période du 12 août 1914 au 15 août 1917.Son épouse conserva les 1500 lettres reçues. Elles furent transmises à la génération suivante et malgré divers déménagements de la famille, elles furent retrouvées par une arrière-petite-fille.

Léon meurt au Chemin des Dames le 16 août 1917, atteint par un obus français mal calibré ! Ce père de famille était membre du 130ème régiment de la territoriale, 1er bataillon, matricule 378. Comme des milliers et des milliers de poilus « morts pour la France » son nom figure sur le monument aux morts de son village Gontaud.

Dans les débuts de cette correspondance conjugale Léon semble assez gai dans les premiers mois, presque « fanfaron » ; mais il manifeste une certaine retenue sur les évènements car il craint que la censure n’empêche ses lettres de parvenir à sa femme. Or il est très amoureux de Madeleine et se désole d’être éloigné de son fils Etienne, si petit qu’il risque d’oublier son père ! Dès les premiers mois, après le transfert à Draguignan et l’entrainement, son régiment est transféré en chemin de fer vers Montauban puis de là à Paris. Il rejoint Survilliers avant d’être affecté avec son régiment à la construction de tranchées, près de Mourmelon et de Châlon- en- Champagne.

Des lettres de Madeleines ont été conservées, Léon après en avoir lu certaines les renvoyait à son épouse afin qu’elle les garde pour leur fils quand il serait grand. Dans la correspondance des époux on observe que leur langue maternelle avant l’obligation de la scolarité était l’occitan. Ils s’écrivent en français et parfois glissent des expressions issues de la pratique orale occitane. L’autrice en publiant la correspondance a laissé intacte la pratique orthographique. On observe la qualité de l’école de Jules Ferry, les fautes sont mineures d’autant que ces jeunes agriculteurs avaient peu l’occasion d’écrire dans la vie quotidienne avant la guerre. Quand il y a un peu de répit, Léon dit à sa femme qu’il essaie de lire ! Il s’est procuré un récit sur Geneviève de Brabant, héroïne dont il résume l’histoire à sa femme. Il ajoute même une comparaison entre l’amour courageux de Geneviève et celui de son épouse Madeleine qui affronte seule le travail de la ferme et l’éducation de son fils Etienne.

Léon demande des nouvelles de la foire, des voisins, du travail à la ferme et aussi de l’état des dépenses. Il donne des conseils à Madeleine pour gérer les travaux des champs, l’achat des veaux, l’organisation de l’étable. Parfois les lettres mettent du temps à arriver et on ressent ce que ressent Madeleine pour Léon.

A partir de décembre 1914, les lettres de Léon oscillent entre la révolte et la nécessité de se résigner. Faut-il comme citoyen continuer à « défendre la patrie » ? Au fil des mois et des lettres Léon est gagné par des idées pacifistes. En lisant entre les lignes on ressent la différence de situation : les « nous » au front et les « vous » à l’arrière. Il note combien tous sont impuissants devant la machine de guerre ! En filigrane, l’amour et la tendresse de l’époux envers Madeleine l’amènent à lui demander pardon d’écrire des choses tristes dans ses lettres. En février 1915 il écrit « Oui, chère amie, je ne devrais pas te le dire, mais j’ai des moments de complets découragements, et je ne suis pas le seul … ». Mais la colère de Léon revient vite : « Qu’ils baissent la tête ces provocateurs de guerre, qu’ils se courbent jusqu’à terre pour supporter le lourd fardeau qui pèse sur leur conscience et qu’ils rougissent quand ils verront un blessé, un infirme et surtout une pauvre veuve où s’attacheront deux ou trois petits orphelins, mal-vêtus et mourant de faim… ».

Au fil des lettres Léon essaie de dire avec pudeur et maladresse, le manque et le désir amoureux. Il ose écrire qu’il a rêvé de Madeleine et qu’ensemble ils faisaient l’amour avec bonheur. Quelques semaines plus tard, Léon écrit à son épouse qu’il va trouver un de ses camarades de tranchées qui pourra le photographier au bivouac et envoyer la photo pour Madeleine et le petit Etienne. A partir d’août 1915, la censure officielle est mise en place. Léon demande à sa femme d’être prudente dans ses lettres. Enfin en décembre 1915, Léon obtient après le long travail de construction de tranchées, quelques jours de repos et vient jusqu’à Mourmelon. Léon écrit à Madeleine pour demander des nouvelles de la future replantation de tabac et des difficultés liée à un temps trop pluvieux. Léon échange à plusieurs reprises sur un sujet qui lui tient à cœur: il veut que son épouse ait droit à une allocation comme la commission administrative l’avait annoncé. Malgré les démarches et les lettres on répond à Madeleine que le revenu de la ferme doit lui suffire pour vivre elle et son fils en l’absence du père de famille au front ! Madeleine tient au mieux les cordons de la bourse mais elle doit se résoudre à congédier Jeanne la nourrice qui gardait Etienne quand Madeleine travaillait aux champs. Léon se fâche dans ses lettres contre « les nantis » et il imagine des projets d’éducation pour son fils quand il rentrera de la guerre : il lui apprendra la haine de la guerre.

Lorsque Léon n’a pas assez de temps devant lui où qu’il rentre exténué des heures passées au creusement de tranchées, il adresse cependant une carte postale pré imprimée d’un modèle courant et qui permettait de rassurer les familles. A la fin de l’été 1915 Léon écrit peu, c’est une période de grandes offensives, lorsqu’il prend la plume il décrit les blessés, les morts, la boue qui recouvre tout. Madeleine répond et évoque les soucis de la ferme, les premières gelées dangereuses pour le tabac, il lui faut chercher un peu de main d’œuvre pour achever les vendanges et ensuite commencer à préparer les semailles. A la mi-novembre advient enfin la permission tant attendue. C’est le bonheur éphémère du couple et la joie auprès du petit Etienne. Après le retour au Front les lettres de Léon sont empreintes de quelques lignes sensuelles et pleines de tendresse envers son épouse. Les lettres suivantes de Madeleine parlent de tous les soucis qu’elle rencontre pour mener les vaches à la pâture. Pour les ramener le soir c’est de plus en plus fatigant. Elle veut économiser le foin avant l’hiver, car il devra en rester suffisamment pour tenir jusqu’à la soudure au printemps suivant.

Dans les lettres de décembre 1915, Léon n’hésite pas à raconter à son épouse le vent de révolte qui souffle sur l’armée. Chacun espère la fin de la guerre et un phénomène s’ajoute à cela le rapprochement avec les soldats des troupes adverses. Ces mouvements de fraternisation ont ébranlé les convictions de Léon qui critique désormais la violence des officiers français dont il subit le commandement. Il fait état de tirs de l’artillerie française contre eux, les poilus des tranchés, lorsqu’ils ont tenté de se rapprocher des « boches » pour fraterniser. Léon évoque dans ce contexte « les assassins » qui empêchent le retour à la paix.

En février 1916 Madeleine a de sérieux soucis avec les comptes de la ferme et l’alourdissement des dépenses, elle envoie toutes les informations à son époux. Elle se prive pour lui envoyer quelques colis et un peu d’argent. Léon dans les lettres suivantes raconte que lorsqu’il écrit la nuit il est accompagné du bruit des rats qui grattent entre les caisses de poudre et de grenades en cherchant des débris de nourriture, et quand il n’y plus rien à grignoter ce rats « font le sabbat » et empêchent les soldats de dormir.

A la fin de l’hiver Madeleine envoie les comptes à Léon, on y lit un « inventaire à la Prévert ! » :dépenses à la foire de Marmande, glycérine, 50 livres de son pour les vaches, sucre, savon et huile pour la maison, lait et viande pour le petit Etienne, sirop, café et chicorée, fil à coudre et salaire de la servante Léonie. Suivent peu après les comptes du mois de mars avec achat de balai, de lessive, d’échalotes et oignons, du pétrole pour les lampes de la ferme, du charbon, mais aussi un peu de chocolat, sans oublier les frais de réparation de la sulfateuse pour traiter les vignes. Beaucoup de lettres de Madeleine se terminent par ces expressions « Adieu, mon petit amour adoré. Je t’envoie tous mes bons baisers ». Parfois une carte postale imprimée est jointe à la lettre, c’est la photo d’un poilu qui embrasse son aimée, une phrase imprimée mentionne « Qu’importe la souffrance, à notre tendre amour ? Le baiser qui l’efface est le miel de la vie ».

Léon s’inquiète souvent de savoir si son fils ne l’oublie pas trop. Madeleine le rassure et lui raconte en occitan tous les bons mots du petit Etienne. En mars Madeleine s’attarde à relater ses soucis quotidiens: aller chercher du sable pour semer les plants de tabac, aller labourer, aller surveiller le seigle « qui monte vite », acheter à la foire une vêle (veau femelle) de 5 à 6 mois pour la ferme. Madeleine ajoute qu’elle continue à faire des économies dès que cela est possible et qu’elle s’est décidée à participer modestement à l’emprunt national lancé par l’Etat pour financer la suite de la guerre. Elle espère dit-elle que ces titres permettront de faire une plus-value dans l’après-guerre. Léon répond qu’il est mécontent de cette décision d’utilisation d’une part de leur épargne et il ajoute à la finde sa lettre « Situ m’aimes ne participe pas à me faire tuer! ».

Pendant l’année 1917, Léon et son régiment sont affectés à la surveillance du fort de Vaux, proche de Verdun. Les échanges de lettres de cette période font écho aux disputes des époux à propos des soucis financiers du couple pour la gestion de la ferme. Madeleine expose qu’elle a des difficultés pour régler le bail en temps aux propriétaires, elle ajoute qu’elle est épuisée par le travail mais qu’elle ne veut pas reprendre la journalière Léonie car cela entraine trop de frais. Le moral de Madeleine s’assombrit. A un moment elle est si découragée qu’elle envisage de rompre le bail pour les terres Ricaud (nom des propriétaires) et qu’elle souhaiterait chercher un travail de domestique de ferme avec un simple salaire pour nourrir son fils et elle. Les jours et les semaines passent, Madeleine évoque « le vide » de leurs lettres, trop répétitives. Léon répond: « Il faut avouer que tu es un peu dans le vrai, en disant que nos lettres ne sont plus guère intéressantes, nous ne savons plus que nous dire, et cependant je suis triste les jours que je n’en n’ai pas de toi et souvent j’en lirai bien davantage » .

Les journées de janvier à mars 1917 s’écoulent dans une grande lassitude réciproque. Madeleine est en plein désarroi. L’hiver a été rude, beaucoup de neige. Léon travaille aux tranchées. L’épouse envoie à Léon une carte postale imprimée avec une photo d’enfant « graine de poilu ! Comme papa », elle est accompagnée des baisers d’Etienne. Le petit va bientôt avoir 4 ans, il s’exerce à écrire son nom sur les lettres pour son père ou à ajouter un petit dessin!

En avril 1917, Léon écrit à son épouse qu’il quitte la boue des tranchées et qu’il est envoyé à un travail de bureau auprès du commandement du génie. Il est affecté là comme téléphoniste. Il précise qu’il doit être présent jour et nuit dans un petit bureau, fort heureusement il y a un lit et un poêle à charbon. Le temps lui semble long, il cherche à se procurer des livres, il écrit davantage à Madeleine. Léon s’inquiète de savoir si Etienne est raisonnable et si sa mère le « corrige » (sic) suffisamment. Dans certaines lettres, Léon évoque ses lectures de journaux, il a appris l’entrée en guerre des Américains, il s’inquiète aussi beaucoup des premiers échos sur la Révolution russe. Quant à Madeleine, elle fait des allusions dans sa correspondance à la propagande de l’Etat sur les nécessités de la natalité en France, mais à quoi bon mettre au monde des enfants, les élever pour en faire de la chair à canon quand ils arrivent à la fleur de l’âge. Elle traite le gouvernement français et l’armée d’assassins.

Pendant l’été les époux échangent des lettres qui s’enchevêtrent, sur un même papier, Léon répond sur la missive de sa femme en écrivant entre les lignes et sur les bordures des marges, même au dos de l’enveloppe ! Pourquoi ? Manque de papier ?

En Août 1917, l’urgence est là, c’est l’époque des combats du Chemin des Dames. Léon enfin eut une très courte permission. Au retour sur le front, il n’écrit plus à son épouse que de brèves cartes postales pré-imprimées, il dit brièvement « nous subissons des bombardements d’enfer » quelques messages suivent en style télégraphique.

Le 10 août Léon est envoyé à son nouveau régiment (le 10èmeRégiment d’infanterie). Sa lettre du 13 août fait état de bombardements très violents, il ajoute : « Espérons toujours quand même et attendons des jours meilleurs ».Léon est tué le 16 août 1917 au Chemin des Dames par un obus français mal calibré ! La dernière lettre de Madeleine s’achevait sur ces mots « Je t’envoie mille baisers ». Envoyée le 14 août, elle lui fut retournée par le Service de la poste aux armées. Madeleine apprit le décès de son mari par une missive d’un de leurs amis qui était au front dans le même régiment.

Pendant la guerre de 1914, quatre millions de lettres furent expédiées chaque jour ! Ce déferlement d’écrits est inédit dans l’Histoire de l’Europe. Chaque poilu écrivait souvent et régulièrement à sa famille. Qu’il s’agisse des hommes au front ou des femmes à l’arrière, une grande majorité de ces citoyens et citoyennes n’ont été qu’à l’école primaire et n’ont pas l’habitude d’écrire des lettres et d’évoquer leurs sentiments sur la page blanche. Face à la souffrance, à l’attente, femmes et hommes plongent dans l’inconnu de l’écrit intime.

Dans ses conclusions, l’autrice, détentrice des archives familiales expose les réflexions suivantes « *Avoir l’occasion de partager ces documents patrimoniaux c’est permettre d’essayer d‘élaborer ensemble une lecture contemporaine de cet évènement dont de nombreuses familles ont pâti et qui a changé le visage de l’Europe. Editer ces lettres, les transmettre à des adolescents, écrire à propos d’elles, c’est aussi l’occasion d’actualiser la trace laissée par ces vies traversées par la guerre, de commémorer la vie des hommes du siècle dernier, de donner de la verticalité à nos existences* ».

Catherine Chadefaud